

catherine pugeaut
**Risorse immaginarie
dell'identità e life course**

En France comme ailleurs, des discours alarmistes ont depuis quelques années dénoncé l'effacement, voire la disparition des valeurs et des repères organisateurs du monde social, la prétendue "crise" de la famille symbolisant à elle seule les déstabilisations observées. Le sentiment d'une rupture est aussi alimenté par la représentation commune qui veut que les âges de la vie ne se différencieraient plus comme par le passé: serait advenu une époque consentant à des mélanges inédits, rendant floues les frontières traditionnelles du cycle de vie, vieillissant peut-être *de facto* le concept de *life course*, qui implique une représentation scandée du temps humain, dissociant en particulier les temps sociaux de l'enfance, de l'adolescence, puis de l'âge adulte.

- in Richards M., Light P., eds., *Children of social worlds. Development in a social context*, Polity Press, Cambridge, pp. 10-30.
- Lévi-Strauss, C., 1947, *Le strutture elementari della parentela*, tr. it. Feltrinelli, Milano, 1969.
- 1967, *Razza e storia e altri studi di antropologia*, ed. it. Einaudi, Torino, 1967.
- Loo (van de) M.J., Reinhart M., hrsg., 1993, *Kinder. Ethnologische Forschungen in fuenf Kontinenten*, Trickster, Muenche.
- Mauss M., 1938, "Una categoria dello spirito umano: la nozione di persona, quella di «io»", in Id., *Teoria generale della magia e altri saggi*, ed. it., Einaudi, Torino, 1965, pp.349-381.
- Ochs E., 1988, *Culture and language development. Language acquisition and language socialization in a Samoan village*, Cambridge University Press, Cambridge
- Postman N., 1982, *La scomparsa dell'infanzia*, tr. it. Armando, Roma, 1990.
- Schieffelin B.B., 1990, *The give and take of everyday. Language and socialization of Kaluli children*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Simonica A., 1998, "Processi educativi e radici di appartenenza: uno studio antropologico sull'infanzia nelle contrade di Siena", *Etnoantropologia*, 6-7: 163-74.
- Van Gennep A., 1909, *I riti di passaggio*, tr. it. Einaudi, Torino, 1990.

Le travail présenté dans ce texte s'inscrit dans une recherche originale en cours d'exploitation. Il peut être défini comme un essai de sociologie de la réception d'un fait médiatique. A été étudié l'ensemble complexe des pratiques et des représentations qui auraient été celles valorisées par la princesse de Galles du point de vue de personnes qui, objectivement, n'avaient jamais rencontré cette femme. Les faits divulgués par les média sont toujours réinterprétés par les acteurs sociaux, ces derniers subissant moins la presse *people* qu'on ne l'imagine communément. Ce que l'on observe, c'est au contraire la capacité des acteurs sociaux à mobiliser leur imagination, à inventer ce qu'aurait été la réalité du personnage de Diana, à la raconter comme si elle avait été ce qu'ils prétendent en savoir et deviner. Ce faisant, ceux qui produisent ces images se livrent eux-mêmes comme membres d'une société, laissant entrevoir ce qui les anime à titre personnel et collectif et, notamment, leur rapport à l'enfance, mobilisé pour réaffirmer certaines hiérarchies d'âge.

Loin de l'anecdote, l'analyse sociologique de la réception de l'histoire de Diana est édifiante, elle permet d'observer l'articulation de différentes *ressources identitaires* médiatisées par l'imaginaire en mettant l'accent sur la manière dont elles se combinent avec des définitions normatives des âges de la vie – opposant le temps de l'enfance au temps de la vie adulte. Les résultats provisoires de l'enquête sont obtenus sur la base d'un matériau constitué d'une cinquantaine d'entretiens semi-directifs réalisés auprès d'un échantillon de la population française, résidant plus précisément en Ile de France.

Le drame identitaire contemporain

Travailler sur le phénomène Diana, c'est faire apparaître un objet bien éloigné du contenu des articles de la presse *people*. Deux thèmes apparaissent centraux dans les discours recueillis, ceux de la monarchie et de l'action humanitaire. Ce n'est pas là un hasard, car ils fonctionnent symétriquement et renvoient à deux facettes clefs des modes de construction des identités contemporaines: la monarchie renvoie à des obli-

gations statutaires, l'action humanitaire à l'épanouissement personnel. En fait, tout se passe comme si les représentations collectées sur Diana réduisaient celle-ci à n'être qu'un agent double, écartelé entre ses dimensions princière et humaine-féminine. Or en déclinant des portraits de Diana et en définissant ce qu'aurait été sa vraie nature, les enquêtés interpellent leur propre dualité et se révèlent d'autant moins neutres qu'ils se sentent confrontés à une difficulté symbolique: penser cette hétérogénéité, cette pluralité et les contraintes qui leur sont associées.

Cet embarras, qui n'est que rarement très conscient, n'en a pas moins des effets sociaux importants. Il conduit à juger le fonctionnement du monde, la relation entre l'acteur et le système, l'individu et la société, en s'interrogeant sur la nature du lien social. Dans ces conditions, parler de Diana revient à se positionner par rapport à un débat engageant des valeurs. Et la critique commune de la monarchie est utilisée comme une critique de transfert révélant une anxiété sociale, écho du caractère dramatique de la tension identitaire contemporaine, éprouvante dans la vie quotidienne. La conciliation des tensions requiert en effet une plasticité mentale importante pour dépasser les contradictions inscrites dans les deux dimensions statutaire et intime. Elle justifie des inquiétudes, qui s'expriment notamment dans la crainte de la confusion des genres –notamment sexuels–, qui décline les uns: les hommes certes, mais aussi les femmes, dont on continue spontanément à sélectionner les attitudes traditionnelles –conjugales et maternelles–, alors même qu'on vante publiquement leur modernité. Certains résistent symétriquement à l'absorption de notre humanité dans les logiques statutaires, qui impliquent de porter des masques et supposent des apprentissages stressants, une formation continue pour maintenir ses capacités d'adaptation dans le monde social. Diana symbolise alors parfois une alliance possible, une réconciliation de ce qui a été historiquement séparé, le privé et le public, la rationalité instrumentale et le registre affectif. Le phénomène Diana est en ce sens à la société de services ce que le film de Fritz Lang *Metropolis* a pu représenter dans la société industrielle: une mise en scène de la quête d'une réconcilia-

tion du cœur et de la tête. Plus largement, il fournit un support pour revivre un débat antique, celui de la lutte de la raison et des passions et de la tentation de refouler les secondes.

Le drame identitaire contemporain ici défini dans ses caractères les plus typiques renvoie ainsi à une question sociologique fondamentale. Comment, en définitive, définir un ordre structurant et stable? En parlant de la femme-princesse Diana et en insérant celle-ci dans une sorte de création artistique à usage personnel, nos enquêtés ont indirectement révélé comment ils puisaient dans cette fiction des ressources imaginaires pour continuer à ordonner le monde, bien loin, du moins pour la plupart d'entre eux, d'y rechercher du rêve pour compenser passivement les manques vécus dans la réalité quotidienne.

Un drame qui implique des épreuves

On l'a dit, le monde contemporain est souvent décrit comme exigeant pour les individus, soumis aux pressions parfois contradictoires des intérêts statutaires et personnels. Il met tout un chacun en position de vivre une existence scandée par des *épreuves* de nature multiple, scolaire, familiale, professionnelle, sportive, médicale... Ces épreuves renvoient à des manières de vivre des examens, des entretiens d'embauche, un chômage, un divorce, une maladie... Elles font écho à des injonctions, à l'obligation de performance, à celle de vaincre ses difficultés en réussissant, en devenant le héros de sa vie quotidienne. Dans ce monde mettant l'accent sur les acteurs sociaux, observant des femmes actives, valorisant la retraite active –voire la mort active–, comment être à la hauteur de ces injonctions multiples et convergentes?

Il semble que la manière dont les personnes interviewées se sont appropriées l'histoire de Diana soit très directement liée à cette caractéristique de notre société. C'est aussi l'identification de la nature éprouvante de la vie de Diana qui pousse spontanément certains à recadrer son histoire dans une structure de conte de fées, la presse ayant de son côté contribué à diffuser cette représentation. Les épreuves de Diana offraient sans doute ici un point de reconnaissance. Les épreuves in-

dividuelles de Diana sont perçues comme faisant écho à des épreuves humaines plus générales. Or tel est bien l'un des caractères majeurs des mises en scène inscrites dans les contes: ils doivent concerner tout le monde, quelle que soit les positions singulières. Les femmes mettent ici seulement plus souvent en valeur les épreuves affectives, quand les hommes semblent plus souvent mettre en scène les épreuves plus statutaires –la réussite sociale, le permis, les examens... L'objet du conte merveilleux est bien la mise en scène d'épreuves, conduisant à une initiation. De manière homologue, la fiction retraçant l'histoire de Diana s'identifie régulièrement avec le récit d'une initiation sur le point d'aboutir, initiation supposant une transition identitaire.

L'enjeu des épreuves d'intronisation sociale:

la participation au jeu social par l'obtention d'une place

Or les transitions identitaires suscitent des doutes. Les personnages qui peuvent les représenter suscitent dès lors à la fois admiration et méfiance: joueront-ils jusqu'au bout le jeu social de la reproduction, leurs idéaux ne les pousseront-ils pas à dévier? Ils illustrent une tension entre l'*envie de suivre* ses idéaux et la *nécessité de se conformer* pour bénéficier d'une reconnaissance sociale. Certains discours recueillis sont édifiants, ils laissent bien voir que les idéaux renvoient à l'imaginaire et le fonctionnement social au principe de réalité. Les institutions scolaires, la famille –les parents en tout premier lieu– et les amis sont les médiateurs de la confrontation douloureuse entre le rêve plein d'espérance et la réalité. L'histoire de Diana fait écho à cette tension et tout particulièrement à l'obligation sociale de devenir adulte en passant par des protocoles. Elle renvoie au thème de l'initiation et à ses rites de passage bien connus des anthropologues. A travers les rites, les individus changent d'état et ils deviennent autres. Nombreux sont ceux qui décrivent de fait le destin de Diana comme un parcours d'épreuves débouchant sur une transformation identitaire induite par le dépassement de soi.

La référence au conte n'est pas innocente, elle permet d'évoquer le

protocole qui assigne des places, le protocole des grands de ce monde, mais aussi celui des petits. On perçoit alors combien certaines déclinaisons de Diana fonctionnent comme des rappels réaffirmant l'existence de règles sociales dont le non respect devient dangereux. Ressource imaginaire d'action dans la mesure où il met en scène un cheminement, le conte est aussi alors ressource de réaction, fiction rassurante quand sa structure redouble celle de l'ordre social.

La réaffirmation des hiérarchies statutaires liées à l'âge

Car tous ne se laissent pas porter identiquement par leur imaginaire, le principe de réalité est de nouveau placé en avant-poste, aux aguets. Le parallèle avec un conte est admis, mais peut être aussitôt souligné un refus d'adhérer personnellement au récit. Cette attitude se traduit par l'utilisation de termes comme "les autres", "les gens", "eux", "les fans"... L'adhésion est rapportée à autrui et non à soi. Le *fan*, c'est toujours l'autre, prêt à croire, disposé à franchir en définitive la frontière symbolique qui sépare le rêve de la réalité, enclin à confondre la représentation imagée du lien social avec son existence réelle, qui implique pour sa part un partage d'expériences.

Les réticences reflètent une conviction, il ne faut pas se laisser emporter par le charme de l'histoire, sous peine de perdre quelque chose, de chuter. Quel est ce danger pressenti? Pour comprendre ce que ces acteurs redoutent en laissant libre cours à leur imagination, il faut examiner leurs perceptions de ces autres qui sont disposés à croire: ce sont toujours des inférieurs sociaux. La pensée du seuil à ne pas franchir fait ainsi écho à la représentation de ce qui structure l'ordre social, en tout premier lieu à la force du repère fourni par l'âge. La distinction hiérarchisée entre le registre du monde réel et le registre de l'imaginaire pousse à affecter à chacun un âge de la vie.

L'enfance, c'est le fait de pouvoir rêver. Après, la vie active, c'est la confrontation à la réalité, on ne rêve plus, on a des responsabilités qui prennent le pas sur l'insouciance. Ce propos d'une enquêtée résume assez bien un ensemble de prises de positions. Les contes seraient de-

stinés aux seuls enfants. Mais la valorisation est à la hauteur de l'ambivalence de ces enquêtés, qui admettent la nécessité de cultiver l'imaginaire tout en la récusant, quand ils la renvoient ainsi dans l'enfance. Comment cette forme de déni est-elle justifiée?

Pour répondre à cette interrogation, il faut rendre compte de la manière dont l'enfance est perçue. Elle est le plus souvent connotée positivement et représente le temps du bien-être, de la tranquillité d'esprit, de la quiétude, du bonheur. C'est le temps des certitudes, mais aussi des illusions sans conséquences, deux facteurs de sérénité. Pendant l'enfance, les contraintes matérielles ne sont pas ressenties, car même quand elles existent, leur gestion incombe moins aux enfants qu'aux parents. Place à l'imaginaire dans ce monde où les contraintes restent discrètes et où, quand il n'est pas perturbé par des drames particuliers, le temps de l'enfance engendre un rapport au monde confiant: l'enfance serait le temps privilégié de la *confiance*, c'est-à-dire le temps des fermes espérances, qui soutiennent un sentiment d'assurance, d'audace et d'aisance sociales ouvrant sur l'action, peu portée à s'autocensurer dans ces conditions. Elle forme ce temps où l'on ose. Quand on est jeune, la confiance se placerait plus aisément qu'à l'âge adulte dans les personnes d'une part, dans le temps présent et futur, plein de promesses de réalisations d'autre part. Surtout, la confiance se placerait en soi-même, dynamisant par la même l'action et nourrissant un rapport au monde optimiste. L'enfance serait le temps de tous les possibles, le temps de liberté et de la foi, de la crédulité acceptable et de l'abandon sans retenue. C'est pourquoi nombre d'enquêtés ont une nostalgie du passé assez forte. L'enfant n'est pas un individu incertain, il a une capacité à construire sa réalité en se l'appropriant, réalité dont les frontières sont sans doute mouvantes, mais dont il est lui-même un point stable. C'est le passage du temps qui rend instable cette représentation à la fois apaisante et dynamisante. Se pose ainsi la question du seuil.

Tous dessinent une frontière entre ce monde de l'enfance, révolu, et le monde adulte. Le sentiment dominant est celui d'une rupture trauma-

tisante au sortir de l'enfance. Il faut alors absorber le choc du contact avec la *dure réalité* qui vous oblige à *voir la vie en face*. Le monde adulte est connoté négativement, c'est le temps de la vie difficile et contraignante, des horaires imposés, du désenchantement et du rejet des illusions associées à ce qui est défini comme faux, parce que trop improbable: le futur fait croître ici l'incertitude, d'où une tendance à se replier sur le présent. Advient le temps du doute, de la méfiance, de la défiance et du calcul estimant les risques, du manque de confiance en soi, qui censure les projets faute de pouvoir croire en leur réalisation. Un enquêteur refuse ainsi d'envisager son avenir sentimental, car il craint de vivre dans l'imaginaire. La peur de se perdre dans le rêve prend sens ici, elle redouble celle de se déconnecter du réel, seul à être tangible et tristement certain. L'ouverture sur le rêve devient synonyme de danger et est reléguée dans le passé de l'enfance et de la jeunesse, un monde définitivement quitté, qui ne reviendra pas. Les rêves de jeunesse ne sont plus justifiés. Rosanna oppose les temps sociaux du cycle de vie et les conceptions qu'ils autorisent. *Entre mon adolescence et maintenant, ce n'est plus le prince charmant* dit-elle avant d'ajouter: *le mariage pour moi ce n'est pas un rêve, c'est une réalité.*

Vivre dans le rêve n'a plus de signification. Dès lors, la reconnaissance d'une frontière symbolique entre les âges de la vie pousse à voir dans les adultes qui la transgressent en adhérant à l'histoire de Diana des êtres restés enfants et souffrant d'*immaturité*.

Conclusion

Ainsi, loin de ne constituer qu'un ensemble de prises de positions sans intérêt apparent, les discours recueillis réaffirment l'existence d'un ordre du monde fondé sur les hiérarchies d'âge et les risques associés aux mélanges: en clair, on ne peut être adulte et enfant à la fois et, pour jouir de la supériorité sociale reconnue aux adultes, il faut traquer en soi l'enfant qui nous diminuerait, dans la mesure où il nous mettrait en situation d'être dupé. Les adultes s'interdiraient en particulier de rêver dans un monde réel plein de dangers: ils refuseraient de s'appuyer sur

des structures symboliques, ce qu'acceptent au contraire les enfants, lorsqu'ils puisent dans le conte des ressources d'action. Le phénomène Diana forme ainsi un objet d'étude intéressant, révélateur des tensions auxquelles sont soumises les identités contemporaines en construction, mais aussi d'une fascination ambivalente pour l'enfance: dans notre société l'enfant est d'une certaine façon un roi, mais dans notre société les adultes ont aussi peur des enfants qui sont en eux.

Bibliographie des ouvrages sur lesquels se fonde cet article

- Augé Marc, Bougnoux Daniel, Gaillard Françoise, Morin Edgar, Rushdie Salman, *Diana crash*, Descartes et Cie, 1998.
- Berger Peter, *La construction de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1992.
- Bettelheim Bruno, *Psychanalyse des contes de fées*, Robert Laffont, Pluriel, 1997.
- Cicchelli Vincenzo, Cicchelli-Pugeault Catherine, *Les théories sociologiques de la famille*, La Découverte, 1998.
- Couturier Régis, "Diana (La mort de)", in *Dictionnaire des mythes d'aujourd'hui* (sous la dir. de Pierre Brunel), éd. du Rocher, 1999, pp. 211-221.
- Crozier M., Friedberg E., *L'acteur et le système. Les contraintes de l'action collective*, Paris, Seuil, 1977.
- Dubet François, Martuccelli Daniello, *Dans quelle société vivons-nous?*, Paris, Seuil, 1998.
- Elias Norbert, *La civilisation des mœurs*, Calmann-Lévy, 1990.
- Elias Norbert, *La dynamique de l'Occident*, Calmann-Lévy, 1990.
- Ginzburg Carlo, *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Flammarion, 1989.
- Giesey R., *Le roi ne meurt jamais*, Paris, Flammarion, Nouvelle Bibliothèque scientifique, 1987 (première édition 1960).
- Lahire Bernard, *L'homme pluriel*, Paris, Nathan, 1998.
- Piarotas Mireille, *Des contes et des femmes. Le vrai visage de Margot*, Imago, 1996.
- Propp Vladimir, *Morphologie du conte*, Paris, Seuil, 1973.
- Taylor Charles, *Grandeur et misère de la modernité*, Le Cerf, Paris, 1994.
- Tisseron Serge, *Comment l'esprit vient aux objets*, Paris, Aubier, 1999.
- Touraine Alain, *Le retour de l'acteur*, Fayard, 1984.